

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie SIDLER

Vaillante / Eucharis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 313-319

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Vaillante

Ceux d'entre mes lecteurs qui connaissent les tristes asiles des douleurs humaines, où le dénuement est quelquefois la moindre des misères, n'auront pas de peine à se mettre devant les yeux un pauvre logement composé de trois pièces assez délabrées, dont l'une présente un singulier contraste avec l'ordre parfait, seul ornement des deux autres. Cette vaste chambre est visiblement un atelier, dont la nature se révèle par un encombrement prodigieux de vieilles toiles, chevalets, pinceaux, etc., et dans un coin, une collection innombrable de bouquins jaunis.

Sous cet aspect bizarre, un œil clairvoyant découvrirait quelques vestiges d'un passé qui fut peut-être

heureux. Et de fait, ce logis a connu des jours meilleurs, des jours où la nature, que Maître Bertrand aimait cependant de passion ardente, lui semblait, dans ses sourires et ses richesses, sans charme auprès du bonheur qui riait sous son toit.

C'est lorsqu'ils étaient quatre : Bertrand, sa femme, la douce Margaret, et les deux beaux enfants que Dieu leur avait donnés. Il s'écoulait alors, dans l'aisance et la joie, de paisibles années. Bertrand travaillait avec l'ardeur que lui donnait l'amour, presque l'idolâtrie de son art, et de la petite famille dont il était le chef. Son pinceau s'animait d'une vie frémissante quand il avait longuement contemplé ces trois êtres chéris.

Ce bonheur demeura jusqu'au jour où, hélas! la désillusion amère, impitoyable, vint foudroyer le cœur du pauvre artiste et transformer du même coup le nid joyeux en foyer désolé.

Ludovic et Julia avaient grandi, couvés tous deux sous une même tendresse ; mais en élevant son fils le peintre s'était bercé d'une suprême et unique espérance. Il ne voyait rien au dessus de son art, et l'amour de cet art, il voulait l'infiltrer au cœur de son enfant comme s'il se fût agi d'infuser le sang de ses veines. Ludovic à huit ans dut tenir son premier pinceau, tandis que le père, déjà fou d'enivrantes illusions, entrevoyait dans ses rêves tout un avenir de gloire couronnant cette tête si chère, dont il aurait lui-même buriné les premiers traits de génie.

Margaret, avec cette perspicacité maternelle qui ne se trompe pas, devenait de jour en jour plus consciente de la déception cruelle qui menaçait ce beau rêve. Elle avait deviné, non sans une secrète douleur,

qu'en l'âme de son fils n'avait point été déposée cette étincelle ardente du génie qui, lorsqu'elle ne dévie pas de son cours naturel, donne de si beaux rayonnements. Ludovic était froid, positif par nature, et l'art le laissait complètement indifférent. Il s'était fait à lui-même un autre plan d'avenir, mais ses efforts pour détruire à ce sujet toute illusion de la part de son père semblaient demeurer vains. Devant l'aveugle obstination de Bertrand qui persistait à ne rien comprendre, il fallut la douce main de Margaret pour ouvrir, avec des précautions pleines de tendresse, une blessure si douloureuse devenue nécessaire. Elle le sentait : Ludovic réclamait la part d'appui et de direction qui doit découler de l'autorité paternelle, mais toute pression contraire à ses goûts serait peine perdue. Le coup fut terrible pour le pauvre peintre ; telle avait été incarnée en sa tendresse de père cette espérance unique, qu'il pensa dès ce moment-là avoir perdu son fils.

Cette désillusion était par trop amère ; dans la même mesure, son ressentiment devint aigu, effrayant. Tout bouillonnait en lui au seul nom de celui qui réduisait en cendres l'édifice de ses rêves.

D'une main impitoyable, il le repoussa de longs mois, et dans cette lutte désespérée, vainement le cœur de la mère s'interposa, suppliant. Par une étrange conséquence, Bertrand écartait en même temps la part de bonheur laissée encore à ses côtés. La douleur le rendait ingrat, farouche. L'amertume et la révolte transformaient son caractère autrefois si paisible, et Margaret, la compagne des heureux jours, buvait maintenant goutte à goutte une désolation poignante qui consumait sa vie.

Il lui fallut enfin briser son cœur dans une séparation

qu'elle présentait sans retour. Ludovic, qu'un grand'oncle maternel appelait du reste auprès de lui pour ses études, ne pouvait plus demeurer là où sa présence abhorrée accentuait, à chaque instant, une torture déjà trop grande. Mais il dut partir sans un regard du père, sans un mot de pardon...

Ainsi, pour une ambition déçue, s'était évanouie cette belle sérénité de la famille, l'un des plus beaux lots d'ici bas. Oh! qu'il est vrai de dire que l'on pourrait faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd sur la terre ! Que de préjugés insensés, que de bagatelles sont souvent l'instrument qui retranche de notre vie bon nombre de jours ensoleillés !

\*

Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et la frêle nature de Margaret, vaincue par la souffrance morale, succombait, emportant cependant une dernière espérance. La jeune femme avait toujours été pieuse, et si l'épreuve avait anéanti ses forces, du moins, à cette heure suprême, la foi entrouvrait, pour son âme désolée de mère et d'épouse des horizons célestes. Elle prononça, tremblante, le nom de Ludovic, comme un appel sacré, une plainte qu'on devait deviner. Mais Bertrand parut ne pas comprendre. Ce n'était pas vrai qu'elle allait mourir ! Plus tard, il reviendrait... pas maintenant... Hélas! ... Entrevit-elle le prix de ses larmes et de son dernier sacrifice ? ... Le regard intense qu'elle reposa sur l'enfant bien-aimée agenouillée auprès d'elle voulut achever sans doute sa pensée intime, son testament suprême : Là-haut, je t'aiderai... Julia, c'est à toi... articula-t-elle. Elle n'en put dire davantage ; son âme s'était exhalée dans ce rayon d'espoir.

Et maintenant, ils ne sont plus que deux ... le pauvre père, toujours plus morne, sombre, intraitable parfois. Rien ne peut éclaircir les nuages de son front, et la blessure de son cœur se creuse d'autant plus profonde qu'il se replie sur lui-même avec une sorte de violence. Le pinceau même n'a plus d'attrait pour lui; la flamme qui embrasait tout son être autrefois semble éteinte, et ses yeux errent insensibles sur ces toiles qui parlent du passé. Il essaie parfois d'oublier, il demande à des lectures fiévreuses d'étouffer le souvenir cruel, d'effacer par de fugitives et chimériques images la triste réalité de son bonheur disparu. Parfois aussi, dans une angoisse plus vive, de son âme ulcérée monte ce cri qui vient naturellement aux lèvres de tous les malheureux : « Mon Dieu ! mon Dieu ! ... » mais non ! il ne demandera rien à Dieu, à ce Dieu qui lui a pris son espoir, ses joies, qui lui a ravi deux fois ce qu'il avait aimé ! Et la révolte arrête la prière.

Ah ! si Dieu mesurait la miséricorde de son cœur aux ingratitude du nôtre !

Ah ! si nous comprenions le grand don, la mystérieuse puissance de la souffrance !

Mais, tandis que le pauvre homme se raidit contre la main qui le frappe, un doux ange de paix veille sans relâche à ses côtés : sa fille, ne la comprend-il pas ? Julia, en recueillant l'héritage de douleur de sa mère mourante, a tout compris avec cette intuition secrète des âmes pures et généreuses. Oui, c'est à elle de le sauver, de relever celui qu'une lente torture abat, à elle d'obtenir pour cette âme un souffle de foi qui la fera revivre, résignée et peut-être heureuse encore. Les dix-huit ans porteront le poids des sacrifices ; dans un dévouement silencieux, dans une prière incessante, elle fera

sa puissance de souffrir, immense, inépuisable, et quand elle l'aura payé de tout le sang de son cœur, Dieu sera touché, vaincu.

Et c'est ainsi, entrevoyant dans les lumières d'en-haut cette lointaine délivrance, qu'elle reprend chaque jour, chaque année, sa mission courageuse. Quand un rebut plus amer amène une larme dans les yeux de l'héroïque enfant, quand elle peut surmonter le déchirement de son cœur délicat, de sa respectueuse tendresse toujours méconnue, quand surtout elle a refoulé des lèvres de son père un blasphème désespéré, alors, remplie d'une surhumaine allégresse, il lui semble pressentir l'approche de la récompense.

Non, l'on ne prie pas en vain, surtout de cette grande supplication qu'est la douleur regardant vers le ciel. C'est comme une harmonie ravissante entendue de l'oreille divine, une force irrésistible qui entr'ouvre le cœur de Dieu le fait se pencher sur les tristesses d'ici-bas.

Durant six ans, Julia n'a pas permis à son vaillant cœur de douter du succès. Elle s'est rivée à son attente, à son devoir difficile. De loin en loin, lorsqu'une lettre de Ludovic ravive une douloureuse réminiscence, elle devine encore sous une amertume involontairement trahie, cet autre cœur qui souffre, et forte alors pour toutes ces faiblesses, elle console, elle soutient. « Courage, mon frère, » écrit-elle.

Enfin, un jour, elle peut écrire ce mot si impatientement attendu: Puis « Reviens ». Elle peut voir l'étreinte du retour, le père pleurant de joie sur le fils qu'il a voulu retrouver, elle peut imbiber de Dieu ce bonheur qui renaît. Il est son œuvre à elle: se souvient-elle qu'elle a pleuré, prié, mérité ? Sa reconnaissance éteint

ce souvenir. Mais Celui qui a connu le secret de sa longue immolation veut lui donner un plein épanouissement de joie comme prix du sacrifice. Ce qu'elle a chèrement acheté pour d'autres doit, dès ici bas, rejaillir sur son cœur généreux. Pour la première fois, Bertrand a compris quel fut le rayon de soleil qui a traversé ses jours sombres. « Mon Dieu, murmure-t-il, je ne le méritais pas, » puis saisissant le pinceau depuis longtemps abandonné, de longues heures il contempla les traits de cette enfant dont il avait méconnu tant d'années l'indicible tendresse. Mais lorsqu'il voulut reproduire la douce physionomie, sa main trembla impuissante. « Je ne puis, dit-il, je suis trop heureux !...»

EUCHARIS